

TEMPERATURE

Du 15 mai 1900.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 a. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

Bureau météorologique.

Washington, 15 mai — Indications pour la Louisiane — Temps — ondées mercredi; beau jeudi; vents frais du sud devenant variables.

UNE

Nouvelle Etonnante

Nos lecteurs n'ignorent pas que les Boers sont réduits aux abois. Si héroïques qu'ils se soient montrés jusqu'ici, il leur est impossible de résister aux forces écrasantes que leur opposent les Anglais.

Force est donc aux héroïques Boers de s'avouer vaincus par le nombre.

Qu'on ne s'imagine pas, cependant, qu'ils aient songé un seul instant à courber la tête sous le joug de la Grande-Bretagne.

Qu'on lise l'étonnante nouvelle que nous publions, ce matin. Si nous en croyons cette dépêche, les commissaires qu'ils ont envoyés à Washington n'ont d'autre but que de placer, s'il est possible, le Transvaal sous le protectorat des Etats-Unis et de l'annexer, au besoin, à la grande République Américaine.

Les Boers nous avaient, jusqu'ici, habitués à des choses étonnantes. Mais nous ne nous attendions pas à ce trait qui donne une sublime idée de leur héroïsme et de leur patriotisme.

Le fait, du reste, fait le plus grand honneur à la nation américaine; il prouve quelle haute estime elle a su inspirer aux étrangers, jusqu'au fond de l'Afrique.

Nous ne voulons pas médire des Anglais, mais, franchement, il n'y a qu'eux au monde pour inspirer une pareille haine, comme il n'y a que les Etats-Unis pour pouvoir inspirer une pareille confiance.

Qu'on se donne la peine d'y réfléchir une minute, et l'on verra qu'il y a d'étroits rapports entre cet acte des Boers et celui de Napoléon, livrant la Louisiane française aux Etats-Unis, plutôt que de la laisser tomber entre les mains détestées des Anglais.

LA RENTREE DU PARLEMENT

Le Parlement britannique a repris sa session lisons-nous dans le Temps. Le cabinet peut se féliciter de la nation à un moment où le maréchal Roberts, en ouvrant la campagne, a mis un terme à des impatiences et à des angoisses qui se seraient cherchées un bouc émissaire et qui auraient probablement trouvé dans le gouvernement de Sa Majesté britannique.

C'est un curieux spectacle que celui de l'action et de la réaction mutuelles de la politique et de la guerre. S'il est vrai que généraux et soldats ont ressenti au plus haut point les effets de l'imprévoyance, de la légèreté, du manque de capacité administrative des ministres, il est tout aussi exact que les ministres, à leur tour, ressentent le contre-coup tantôt des insuccès et tantôt des victoires des chefs militaires.

Il y eut un temps, quand Kimberley et Ladysmith étaient investis, quand Methuen et Buller lançaient en vain leurs colonnes à l'assaut d'impénétrables positions boers, quand Gatacre tombait dans le traquenard de Stormberg, quand Roberts et Kitchener préparèrent lentement la revanche et tiraient sur le succès des traites à longue échéance afin de ne rien abandonner au hasard, — il fut un temps où le ministre Salisbury-Chamberlain était tombé presque à zéro et où les plus fidèles et les plus loyaux des conservateurs et des unionnistes commençaient à envisager la nécessité d'un changement et de la formation d'un cabinet de salut public.

Vint la grande manœuvre tournante French-Kitchener: Kimberley et Ladysmith délivrés, Cronjé prisonnier, Bloemfontein occupé, un peu de la gloire de l'auteur et des exécuteurs de ce plan rejaillit jusqu'à Downing street. Le cabinet était sauvé.

Il a vu de nouveau le baromètre baisser pendant le long délai qui a suivi l'entrée triomphale de Roberts à Bloemfontein et qui permit à Botha, de Wet et Olivier de reprendre l'offensive et de menacer le flanc droit de l'armée d'invasion.

Aujourd'hui l'horizon est de nouveau serein. On sait gré aux ministres des meilleures nouvelles d'Afrique, de la levée du siège de Wepener, des perspectives de victoire qu'escompte déjà l'opinion.

On se pressera aujourd'hui en foule, dans la vaste enceinte de l'Exposition: ouvriers et bons bourgeois, boutiquiers et campagnards, pioupious d'un sou et leurs payeses, lycéens, petites demoiselles des Oiseaux, toute la cohue des habitués dimanchards, grossie pour l'occasion de l'appoint des exceptionnels dimanchards provinciaux, arrivés par les trains de plaisir, et des dimanchards cosmopolites, débarqués de tous les pays, par les voies les plus diverses.

Ah! l'Exposition! Quelle aubaine pour les dimanchards!... Il y a quelque temps, ils pouvaient légitimer encore sur l'emploi de ce beau jour qui à la mauvaise habitude de revenir assez punctuellement une fois toutes les semaines. Il y en avait qui tenaient pour les belles promenades à la campagne, le long des fortifs, avec déjeuner sur l'herbe et tout ce qui s'en suit; d'autres préféraient les musées et les stations interminables au Louvre, devant la vitrine des diamants de la Couronne; d'autres encore hantaient les théâtres ou les concerts de jardins publics. Mais maintenant, et tout d'un commun accord tacite, tous iront à l'Exposition qui leur offre à la fois ces plaisirs combinés.

Tout la semaine n'a eu pour but que cette belle promenade du dimanche. On l'a attendue impatientement; on a dévoré les articles spéciaux des journaux pour se tenir au courant des attractions. C'est la récompense qu'on a promise au jeune Toto s'il avait de bonnes notes et à sa petite sœur si elle était bien sage. On y va pour son plaisir et par patriotisme aussi, parce que l'amour-propre national est

flatté. C'est en regardant l'Exposition qu'on est fier d'être Français!... — air connu.

Les dimanchards se lèvent à la première heure, parce qu'on n'a pas trop d'une journée pour tout inspecter en détail et soigneusement. On les voit dès l'aube arriver par petits groupes de tous les coins de Paris, apportant avec eux des plants, des ombrelles ou des paniers bourrés de victuailles, traînant par la main des ribambelles de gosses mal réveillés. Ils organisent aux entrées de petits encombrements, histoire de pouvoir grogner, pas bien méchamment — habitude chère! — contre l'administration. Ils s'arrêtent ébaubis devant la grande porte qui a reçu le surnom mérité de la "Salamandre" et saluent bien bas la Parisienne trônant tout là-haut dans le ciel qui se reflète sur sa robe.

Et à peine les barrières franchies, ils commencent à admirer. Tout leur est sujet d'étonnement et de commentaires. Ils s'arrêtent d'abord devant les deux Palais, pas encore achevés, et commencent d'interminables discussions sur le degré d'avancement des travaux. Ils hochent gravement la tête avec des figures de propriétaires préoccupés, puis s'éloignent les mains dans leurs poches, dissimulant leur orgueil pour comparer et juger si les autres, ceux d'à côté, les étrangers, sont plus avancés et nous ont dépassés en quelque chose.

Leur prédiction est le pont Alexandre III. Ils y font une longue station, caressent de la main les parapets et disent: — Cela, c'est chic!... On n'a pas économisé l'or, pour sûr!... Dans la rue des Nations, les papas se livrent, devant leur progéniture éblouie, à des développements sur les génies composites des peuples. Ils font "ceux qui ne s'épatent de rien" et saluent les palais de styles différents de petits signes de tête approbateurs et familiers en murmurant d'un air compéteux: "C'est bien cela!" comme s'ils les avaient déjà vus bien souvent, dans leurs pégrinations à travers l'Europe et l'univers.

La plate-forme roulante les roule trois ou quatre fois, à toutes les allures, le long de son petit bonhomme de chemin. Et ça leur ouvre l'appétit. Installés sur les bancs, sur les chaises, par terre, ils développent leurs paquets de provisions ou se précipitent dans les restaurants à bon marché, pour repartir une heure plus tard, bien lestés et de plus en plus avides de voir.

Ils s'arrêtent devant tous les pavillons où on verra plus tard quelque chose, envahissent ceux qui, par hasard, sont achevés. Les colonies surtout surexcitent leur curiosité. Ils ont de longs colloques avec les étrangers et les indigènes, qui, sans comprendre, répondent joyeusement par des signes de tête variés et ne dédaignent pas l'offre d'un cigare ou d'une cigarette.

Ainsi se passe leur journée à vaguer ça et là, à faire des lieues parmi les constructions nouvelles, à se familiariser avec leur grand joujou avant d'en prendre tout à fait possession. Et vers le soir, la nuit tombée, les illuminations éteintes, on les voit s'éloigner par bandes, fatigués à tomber, couverts de poussière, repus d'exotisme, mais non rassasiés, et murmurant: — C'est égal, on s'est bien amusé. On reviendra dimanche prochain.

Et chaque dimanche, en effet, l'Exposition verra revenir ses fidèles dimanchards! Il y en a d'autres qui ne la

quitteront pas de toute la semaine: les passionnés de l'Exposition.

On les compte déjà. Ou plutôt non: on ne les compte déjà plus. Il y en a d'abord qui ont le goût, la maladie des expositions. Ils les suivent à l'étranger et, tous les onze ans, ils ont leur crise aiguë d'expositionnisme. Il y en a d'autres aussi qui ont en brusquement le coup de foudre, en mettant le pied dans le jardin du Trocadéro et en dominant de là tout ce panorama pittoresque et composé. Il y a enfin ceux qui se sont emballés tout de suite, à fond, mais dont l'engouement ne durera pas et se transformera vite en un bien plus profond et rapide dégoût.

Il y a ceux qui l'aiment dans son ensemble et ceux qui n'en aiment que les petits coins choisis par eux avec prédilection. Mais les uns et les autres ne se lassent pas de crier leur admiration par-dessus les toits et de faire des prosélytes. Déjà ils ne la quittent plus, surveillent jour par jour les constructions. On ne pose pas une pierre sans qu'ils soient là. Ils assistent à toutes les inaugurations, pilotent leurs amis et leur font les honneurs comme s'ils étaient chez eux. Ils savent où il faut déjeuner et où il faut dîner, les plats qu'il faut demander dans chaque restaurant et appellent les indigènes des colonies par leurs petits noms.

On les connaît à ce signe particulier qu'ils ont toujours les bottines blanches d'une poussière qu'on ne trouve que là, en telle abondance et d'une telle qualité.

En opposition, et pour faire pendant: Les dégoûtés. Ils sont en nombre, eux aussi. L'Exposition n'était pas ouverte qu'ils poussaient déjà les hauts cris et ne cachaient pas leur mépris pour "cette foire ridicule". On bien ils affectaient d'ignorer qu'on y travaillait et émettaient de l'approcher. Mais cela n'empêche pas qu'ils ont été les premiers à se précipiter dès qu'on en a ouvert les portes. Il faut bien se rendre compte, n'est-ce pas?

Mais c'est alors surtout qu'ils ont trouvé occasion de ricaner et de hausser les épaules: — L'Exposition!... Ah! oui, parlons-en de l'Exposition! C'est du propre! Et d'abord, rien n'existe pas l'Exposition. Rien n'est prêt! On aura tout fini le jour de la fermeture. Et encore!... Ça vaut mieux d'ailleurs, car, pour ce qu'il y a à voir. Des maisons en boue et en cra-chats, des palais en cartons pâte, tout cela fragile et à la merci d'une allumette. Ah! on a eu le boniment raison d'empêcher les visiteurs de fumer! Et pas une attraction, pas un endroit où passer tranquillement une heure, pas une jolie femme à admirer! Des concerts ténus qui ont traîné partout! Des indignés, de Montmartre et de la Villette! Un petit mari-gras! Et pas un restaurant convenable! Sans parler de Paris envahi par les étrangers et devenu intolérable! Sans parler de l'argument général des prix... Sans parler des maladies probables et de la peste! Sans parler...

Il y en a qui, dans leur mauvaise humeur, ont juré solennellement de n'y jamais entrer, suivant l'exemple de ce célèbre Parisien qui, lors de la première Exposition, refusa, par haine de l'Empire, d'y jamais mettre les pieds.

Il est vrai que pour la même raison, il se garda toute sa vie de traverser l'avenue de l'Impératrice!

Les passionnés. Il y en a d'autres qui ne la

gardless l'étang mort, cet étang si triste qui, par les gens du pays, était presque considéré comme un lieu sinistre.

A quoi Marcelle faisait-elle allusion? Elle lui confiait ce printemps, le désir de sa mère de l'unir à Guy Faradet, son refus à elle, catégorique.

Marcelle n'épouserait que lorsqu'elle aimerait. Son amour comprenait cela. Vu la légèreté de son caractère, son goût de plaisir et de luxe, le refus cependant lui paraissait méritoire.

Guy Faradet était fort riche, on parlait de plusieurs millions. Quelque jolie que fut la dot de Marcelle, que dut être plus tard sa fortune personnelle, elle ne pouvait soutenir le parallèle auprès de celle du sportman connu, de l'avocat, volontairement sans causes, au contraire de tant de jeunes membres du barreau, qui attendent en vain la clientèle.

Car le proverbe: "L'eau va toujours à la rivière", se réalisait pour Faradet. Son argent, ses relations, eussent fait abonder cette clientèle après laquelle d'autres, dont le talent dépassait de beaucoup le sien, devaient courir.

Dans le monde où il était très bien vu, on lui savait gré du reste, avec une pareille fortune, d'avoir passé son droit, jusqu'au grade d'avocat.

Sceptique, viveur, dépensier,

sans aller jusqu'à l'écornement du capital, il n'était pas, comme intelligence, le premier venu.

Et le cas est assez rare pour qu'on l'apprecie, dans le milieu. Marie-Thérèse avait donc cru devoir à son tour, faire à Marcelle quelques représentations sincères.

Marcelle lui déclarait son refus irrévocable, sans articuler l'aveu d'une passion ailleurs.

Marie-Thérèse, qui se rappelait, à son tour, à cette soirée de fiançailles, où, sans le dévouement du vieux la Bique, elle eût été brûlée vive, avait dit à Frédéric ces paroles: "Je sais une jeune fille, qui vous aime autant que moi, et qui est l'épouse qu'il vous faut", posait alors une interrogation:

"As-tu un penchant ailleurs? parle-moi franchement comme je te parlerais, à toi, sans arrière-pensée."

C'était quelques jours après cette équipée, que Mlle Jubert, sûre du silence de sa femme de chambre, aussi bien que de la discrétion de Me Silvère, ne confierait à personne.

Son orgueil peut-être autant que son cœur, restait irrité de la blessure reçue.

Elle savait bien que le baiser dont Frédéric effleurait sa nuque au moment du départ, n'était pas un encouragement.

Il la traitait ainsi qu'elle le méritait, cédant à un emportement sur lequel son expérience

"théorique" de la vie, comme elle disait, ne lui laissait pas d'illusion.

Très heureuse devait-elle s'estimer, ainsi qu'il le lui disait, lui, d'avoir affaire à un honnête homme.

Aussi répondait-elle à Marie-Thérèse, avec une tranquillité en apparence complète:

"Non, ou du moins, je n'ai pas d'amour... Parmi notre entourage de jeunes gens, les uns me plaisent plus que les autres, voilà tout.

— Ah! il me semblait à un moment donné que tu étais éprise de quelqu'un... sérieusement éprise.

— De qui?

— Je n'ai pas besoin de le nommer; tu ne me parlais que de lui, de ses qualités... C'est même toi qui fus cause, je crois, que je le remarquai.

En parlant, Mlle Varagniez souriait.

Ce sourire pouvait dissimuler tout autant, que la tranquillité de Marcelle.

— Ton fiancé! exclama celle-ci, qui devint à peine plus rosée.

— Oui, Frédéric.

— Pourquoi cette question? fit-elle, éclatant de son rire facile, est-ce que tu me l'as abandonné?

— Pourquoi cette question? fit-elle, éclatant de son rire facile, est-ce que tu me l'as abandonné?

— Pourquoi cette question? fit-elle, éclatant de son rire facile, est-ce que tu me l'as abandonné?

— Pourquoi cette question? fit-elle, éclatant de son rire facile, est-ce que tu me l'as abandonné?

— Pourquoi cette question? fit-elle, éclatant de son rire facile, est-ce que tu me l'as abandonné?

— Pourquoi cette question? fit-elle, éclatant de son rire facile, est-ce que tu me l'as abandonné?

— Pourquoi cette question? fit-elle, éclatant de son rire facile, est-ce que tu me l'as abandonné?

— Pourquoi cette question? fit-elle, éclatant de son rire facile, est-ce que tu me l'as abandonné?

— Pourquoi cette question? fit-elle, éclatant de son rire facile, est-ce que tu me l'as abandonné?

— Pourquoi cette question? fit-elle, éclatant de son rire facile, est-ce que tu me l'as abandonné?

— Pourquoi cette question? fit-elle, éclatant de son rire facile, est-ce que tu me l'as abandonné?

— Pourquoi cette question? fit-elle, éclatant de son rire facile, est-ce que tu me l'as abandonné?

ne m'aime pas... Quant à moi, je le trouve très bien; mais ce n'est pas au fiancé d'une amie, de ma meilleure amie, que je pense jamais.

Elle ajouta pour être franche avec elle-même: — Oh! si tu en épousais un autre... si tu ne l'aimais plus, et qu'il me fasse la cour, peut-être y deviendrais-je sensible... peut-être.

— Je l'aime toujours, répondit Marie-Thérèse, plus qu'autrefois.

— Alors, tout est pour le mieux. Je voudrais bien pouvoir en dire autant que toi, pour le Faradet de maman.

La conversation en était restée là sur ce chapitre, Marcelle Jubert en abordant de suite un autre.

Pourquoi, en lisant cette phrase se rapportant aux souhaits formés pendant que glissent dans le ciel les étoiles, croyance populaire qui est facilement aussi celle de jeunes filles: "Je n'en forme qu'un, hélas! un seul..." la fiancée de Frédéric éprouva-t-elle un bizarre sentiment, comme un doute qui l'arrêta, lui faisant craindre d'aller plus loin?

C'est que tout son amour était revenu.

L'accolémie, qui prodiguait sur elle, comme sur son père, une dédite la ramenant à la vie normale, lui rendait les aspirations de la jeunesse.

Elle commençait à entrevoir

l'avenir heureux... malgré tout. Et elle ne voulait pas qu'on se jetât au travers de ce bonheur.

La jeune fille reprit sa lecture à l'endroit où elle l'avait laissée, non sans une appréhension.

Se crainte de suit tomba, Marcelle continuait ainsi: "Qui, je ne forme vraiment qu'un vœu: aimer celui que j'épouserai, ne pas me laisser entraîner à épouser sans amour."

"Mais revenons à maman et à mon mal de tête.

"— Voyons, mon petit, lève toi; le grand air fera passer ta migraine.

"— On me la donner plus forte! si nous remettons à demain l'excursion à Gaviannes!"

"— Tu n'y penses pas! Que ferons-nous ici toute cette journée? Nous périrons d'ennui... Puis nous sommes au nuit, déjà... C'est absolument le huit, que nous devons visiter le cirque? — En voyage, mon enfant, il faut savoir ordonner son temps. — Mais rien ne nous presse, nous sommes libres toutes les deux... — Allons, allons, Marcelle, pas de taquineries... Tu me contraries beaucoup pour un mal de tête qui n'existe pas... — Oh! qui n'existe pas... — Tu est fraîche comme une rose, de la malice pleines les yeux... n'as pas la lourdeur des paupières, à laquelle, sans que tu me le dises, je devine ta migraine."

la reine et la ramasse. L'oncle Paul fume sa pipe et regarde d'un œil indifférent l'horrible méfait dont il s'est rendu coupable.

AMUSEMENTS. PARC ATHLETIQUE. Depuis dimanche, la foule déjà si grande des amateurs, ne fait que grossir au Parc. Très belle chambre au Casino, et le public a fait un brillant accueil à "Boccace" et à ses interprètes. La pièce sera représentée, tous les soirs, jusqu'à jeudi. Ce soir-là première représentation du grand opéra intitulé "Fra Diavolo". Evidemment, il y aura foule pour entendre et applaudir une des plus merveilleuses productions du répertoire lyrique français.

WEST END. Les "Flying Ricketts", acrobates habiles, qui ont fait fureur depuis la réouverture du Parc, poursuivent la série de leurs succès, et le Vitapage attire toujours la foule des curieux.

Quant aux concerts Bellstedt, ils n'ont jamais mieux réussi que cette année. Hier, encore, ils nous procurèrent le plaisir d'entendre "La Danse des Bayadères", de Rubenstein; "La Danse des Heures", de Ponchielli; le ballet des "Knights Templar"; et un excellent pot-pourri sur les principaux motifs de la Mascotte.

Programme du concert d'aujourd'hui au Parc de Ville. Prof. C. Grisai, "Chef d'Orchestre." Marche, National Defense — L. Dubuclet. Valse, Calanthe — A. Holzmann. Cake Walk Hit, Policy Sam — J. Goscia. Ouverture, Poet and Peasant à la demande générale — F. Von Suppe. Valse, Espana — E. Waldteufel. Solo de cornet, Sérénade de Schubert — A. Zezlie. Ouverture, Guillaume Tell — J. Rossini. Chant, My Dream of You — Paul Rodin. Sélection, Il Trovatore — Verdi. Chant, Honey You're Ma Lady Love — N. Mann. Two-Step, Boom e' Rag — C. Crosby.

Galop, In Wild West — C. Faust. Dimanche prochain on entendra les solistes Paulin Fabian, cornet; Robert Rahn, clarinette; le Prof. Grisai, violoncelle.

Athénée Louisianais. CONCOURS DE 1900. PROGRAMME: L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: LE THÉÂTRE DE MOLIÈRE.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1901 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Lequel manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvrira seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Feuilleton

— DE: — L'Abéille de la N. O. 61 Commencé le 4 mars 1900.

La Dot Fatale.

Par Georges Mالدague. TROISIÈME PARTIE.

III (Suite.) "Figure-toi que le lendemain de la visite à Barèges, je m'éveille avec un commencement de

migraine; voilà à peu près la conversation entre mère et moi. — Marcelle, lève-toi, mon petit, nous ne serons jamais prêtes pour huit heures.

— Eh bien! maman, nous le serons pour neuf... qui nous presse? — Rien, seulement nous aurons toute la chaleur sur le dos.

— Bah! une heure de différence, ça n'influera pas beaucoup sur les rayons solaires... J'ai mal à la tête.

— Alors, tu n'as pas reposé? — Très bien, au contraire, j'étais trop... Tu sais, plus on dort, plus on veut dormir; j'ai envie de recommencer!

— Tu es folle, voyons, ma chérie... Regarde-moi, je suis prête. — En effet, elle était coiffée, habillée, ma chère, petite maman. — Quelle différence avec notre vie parisienne; elle qui ne se lève pas avant onze heures... Il est vrai qu'ici on se couche tôt... ou très tard... Le plus merveilleux dans la montagne, c'est la nuit... Je n'ai vu nulle part les étoiles briller comme elles brillent ici... et elles filent en pluie... Que de souhaits on peut former... "Je n'en forme qu'un, hélas! un seul..." Marie-Thérèse arrêta quelques instants sa lecture. Elle murmura: — Celui de se marier. Et elle se mit à songer en re-